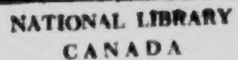
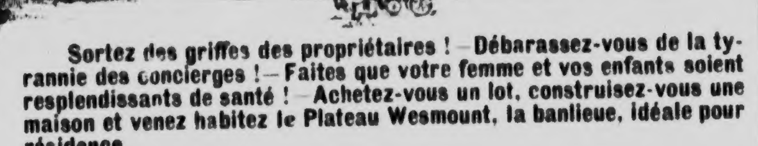
Noel



1906

C. MARCHAND & FRERES, Typ.





Sortez des griffes des propriétaires ! – Débarassez-vous de la tyrannie des concierges ! – Faites que votre femme et vos enfants soient resplendissants de santé ! – Achetez-vous un lot, construisez-vous une maison et venez habitez le Plateau Wesmount, la banlieue, idéale pour résidence.

Il est situé tout près de la ville—20 minutes du square Victoria ; son site est élevé et l'air y est pur ; ses environs sont jolis et aristocratiques ; son approvisionnement d'eau pure provient de Lachine—et non de Montréal ou de Westmount ;—ses règlements concernant la construction n'admettent seulement que l'érection de bonnes maisons. Les manufactures, les buvettes et toutes les autres nuisances sont rigoureusement exclues ; ses avenues sont larges et bordées de mille arbres ombreux. Ses magnifiques vergers sont remplis de pommiers et de poiriers. Toutes ces choses, et bien d'autres encore, font de cette localité—située dans le voisinage immédiat de Montréal—l'endroit le plus attrayant pour résidences privées. L'histoire se répète. Les lots que nous vendons maintenant $4.00 doubleront et tripleront de valeur dans peu de temps, et tandis que vous pouvez les achetez maintenant pour $25 comptant et $4.00 par mois, l'intérêt compris vous devriez en profitez, car plus tard il vous faudra payer comptant, si toutefois vous pouvez en avoir. Ne vous imaginez pas, parce que vous pouvez aujourd'hui vous acheter des LOTS A BATIR DANS LE PLATEAU WESTMOUNT, à de si bonnes conditions, qu'ils ne sont pas la meilleure offre offerte au public aujourd'hui ; s'il en est ainsi vous commettez la plus grande erreur de votre vie. Si nous pouvons vous vendre ces lots à d'aussi bonnes conditions, c'est tout simplement parce que nous les vendons tous en bloc. Nous av[illegible] vendu 800 lots des 1,000 que nous avions à vendre depuis les [illegible] derniers mois. Nous vendons très rapidement les 200 lots qui nous [illegible] et nous vous avertissons que si vous n'achetez pas MAINTENANT, vous vous repentirez toute votre vie. Quand tous ces lots seront vendus, il sera absolument impossible de s'en procurer d'autres dans les environs, ni pour or ou pour argent. ON PRETE DE L'ARGENT POUR BATIR.

GEO. MARCIL & CIE,

Agents D'immeubles et Courtiers de Placements

Bureau Principal : 180, Rue St-Jacques

Angle Sherbrooke et l'avenue du Plateau

Cinq minutes à l'ouest de l'Avenue Victoria

Succursale sur la propriété, ouverte tous les après-midi de 1 à 5 hrs.

Succursale de St-Henri : M. L. Deneau, 3671 rue Notre-Dame. Ouvert de 9. a. m. à 9 p. m. Bureau du soir, A. Duvert, 282 avenue Duluth.

Ma Patrie

O Canada, pays de ma naissance,
Que ton séjour a de charmes pour moi !
Dans mon esprit, quoi qu'ailleurs on en pense,
Pour le bonheur nul n'est égal à toi.
Avant tout, ma patrie,
Est ma thèse chérie.
Oui, le pays qui vit mon premier jour
Eut aussi droit à mon premier amour.

De nos hivers, si l'extrême froidure,
Morfond par fois l'étranger imprudent,
Dans la saison des fleurs, de la verdure,
Comme on jouit au bord du Saint-Laurent !
Avant tout, etc.

Au Canada, les lacs et les rivières,
Les chutes d'eau, tout offre l'étonnant ;
Et l'étranger doit passer nos frontières
Pour contempler le sublime et le grand.
Avant tout, etc.

Si les beautés qu'étale la nature,
Au Canada frappent d'étonnement,
Les douces mœurs, la vertu simple et pure
Offrent encore un spectacle touchant.
Avant tout, etc.

Qui dignement écrirait de nos belles
Et l'enjoûement et l'affabilité :
De leur esprit les vives étincelles
Et de leur cœur la touchante bonté !
Avant tout, etc.

Si nous ouvrons les fastes de la gloire,
Que de beaux faits se montrent à la fois !
Viens me redire, ô muse de l'histoire,
De nos héros les noms et les exploits.
Avant tout, la patrie,
Fut leur thèse chérie ;
Et le pays qui vit leur premier jour
Eut aussi droit à leur premier amour.

Aux premier temps, c'est le grand Iberville,
Nouveau César, en tout lieu conquérant :
C'est Deschaillons, c'est le bouillant Rouville,
C'est Montigny, toujours au premier rang.
Avant tout, etc.

Un peu plus tard, en pareil caractère,
On voit briller Juchereau, Lignery ;
Villiers, vainqueur et vengeur de son frère;
Longueuil, Saint-Ours et le savant Léry.
Avant tout, etc.

Aux champs d'honneur qu'illustra la victoire,
Sous les drapeaux de Montcalm ou Lévis,
Qui compterait les preux couverts de gloire,
En défendant leurs foyers envahis ?
Avant tout, etc.

Les Canadiens, plus tard en politique,
Le bon-sens perce et brille avec honneur,
Il fut pour eux maintes époques critique
Où leur bon-sens les préserva d'erreur.
Avant tout, etc.

En vain voulut l'altière tyrannie
Leur imposer un joug avilissant
Sous Haldinand, sous Craig, sous Dalhousie,
Leur motto fut : "Résistons au tyran".
Avant tout, etc.

Le Canada voit croître les lumières,
Fleurir les arts, s'annoncer les talents :
Puisse-t-il voir la vertu de nos pères
Avec surcroît, transmise à nos enfants !
Avant tout, ma patrie,
Est ma thèse chérie.
Oui le pays qui vit mon premier jour,
Eut aussi droit à mon premier amour.

MICHEL BIBAUD.

Coffre-Fort Meilink



Article indispensable dans chaque Maison, Bureau, Communauté, Presbytère, etc.

Donne plus d'espace à l'intérieur que tout autre de deux fois son poids.

Fer Neverslip



Avec ces Fers Neverslip, un cheval ne glissera jamais, et de plus, vous sauvez du temps et de l'argent.

Fourneau "PILOT"

DE WALKER EN ACIER

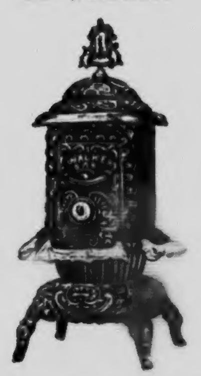


Pour Bois et pour Charbon

Il n'y a qu'à voir ce poêle de cuisine pour être convaincu que c'est la perfection même sous tous rapports.

Fournaise "OAK"

DE WALKER



Pour Bois et pour Charbon

Cette Fournaise donne une grande quantité de chaleur avec très peu de combustible.

Venez voir ces articles ou demandez Catalogues détaillés à

LUDGER GRAVEL SEUL AGENT

22 a 28 PLACE JACQUES-CARTIER, Montreal

PHONE MAINE 572   APRES 6 p.m. EST 2314

" " 641   PHONE A QUEBEC 752   MARCHANDS 964

Qui es-tu

Dis-moi donc, mignonne frivole,
Comment par un jour de printemps,
Je te trouvai, rieuse et folle,
Au seuil fleuri de mes vingt ans ?

Dis-moi, mignonne séduisante,
Blonde et rose, d'où venais-tu ?...
Serais-tu, printanière amante,
Sœur des houris, douce vertu ?

Oh ! dis-moi, mignonne coquette,
Par quel sortilège secret,
Dans ta frêle main de fillette,
Retiens-tu le vieux cœur refait ?

Quel est, dis, mignonne charmeuse,
Ton nom, ton âge, puis... tes droits;
Toujours jeune, toujours rieuse
A combien dictes-tu tes lois ?
. . . .
. . . .
Pourquoi demander mon histoire ?
Veux-tu donc me fermer ton cœur ?
Je suis...... Mais voudras-tu le croire ?
Un mirage, un mythe trompeur.

Mes droits...... je ne sais, je suis belle,
Je donne l'ivresse, l'amour—
Mais je ne suis guère fidèle,
Je dois l'avouer sans détour.

Mon empire couvre la terre,
Je règne sur tous, jeunes ou vieux,
A tous, à chacun je sais plaire
En les trompant à qui mieux mieux.

Compagne immortelle de l'homme,
Je n'ai point d'âge, mais mon nom !—
Eh bien ! le voici—je me nomme—
Je me nomme...... l'illusion.

MARIE ELISABETH.

Le grand coeur de l'ouvrier canadien

On s'enmitouffle, on marche vite, il fait froid. Chacun se presse anxieux d'atteindre le logis ; les patins des traineaux crient sur la grande route du Mile-End, où le vent gémit avec des sifflements aigus amoncelant la neige au pied des grands arbres couverts de givre, dont la tempête secoue les bras désolés. Les flocons tourbillonnent dans l'air, tels qu'une poussière du désert, aveuglant les passants. C'est une vraie nuit de Noël, à vingt-cinq degrés au-dessous de zéro.

Au détour du chemin un peloton de chétives maisons montrent leurs toits délabrés. Pénétrons dans la première ; quatre personnes : sont réunies dans la pièce d'entrée, deux femmes, deux enfants.

Les marmots se roulent, s'a... ent et se querellent. On entend sur le poële, reluisant comme la face d'un Africain, le glou-glou du potage, répandant un arôme appétissant. Sur la table, la nappe est bien propre,quatre couverts y sont placés, un morceau de beurre, un mor-ceau de fromage, une large terrine de grès remplie de lait, unpain. On n'attend plus que le maître du logis.

Sur le buffet un vieux St-Antoine, le bras cassé ne soutient plus que par un vrai miracle, l'enfant Dieu ; à ses pieds un petit cheval de bois traine une charette qui, elle aussi est allée à la guerre, plus que trois roues à son actif ; à l'autre bout sous un globe de verre, deux mains de cire se réunissent dans une chaude étreinte, sur un plateau de velours rouge ; puis, plus loin, comme garniture, un pot de cristal, sans anse, deux tasses fêl... un chien de faïence, un mouton que conduit son berger, le tout rangé en bataille avec un sublime mépris du goût artistique. Pendus à la muraille, se voit des poëles, des poëlons, différents ustensils de cuisine. Des chaises boiteuses, un sofa lit servant d'armoire, constituent l'ameublement de la pièce, qui en dépit de sa pauvreté respire un certain air de confort parcequ'il y règne une scrupuleuse propreté.

Le ronron du chat, couché sur un vieux tabouret, annonce combien ce commensal de l'humble demeure est aimé et choyé.

Les deux femmes parlent à voix basse, de temps en temps les regards de la plus jeune se voilent d'une larme.

—Pauvre amie, dit-elle. Bien tôt elle sera morte. Qui prendra soin de son enfant ? Lorsque j'étais malade, moi, c'est elle qui soignait mes mioches. Si mon homme le voulait !... mais l'hiver a été dûr, bien dûr, je n'ose lui demander ça, et tenez ça me fait une douleur qui m'étouffe quand j'vas la voir c'te pauvre voisine. J'dors pas d'la nuit parce que je comprends ben dans ses grands yeux mourants, c'qu'elle veut m'demander et qu'elle n'ose pas parce qu'al attend que j'lui en parle.

—Vous croyez donc qu'al n'en reviendra pas ?

—Dame, elle est pomonique on n'en revient jamais de c'te maladie-là, avec ça les inquiétudes de la pauvreté, la pensée de laisser son enfant à des inconnus la minent plus vite encore, Pauvre amie.

La jeune femme essuie, avec le revers de son tablier d'indienne, une larme coulant lentement de ses yeux.

Ouf, la porte s'ouvre subitement et une rafale de neige, pénètre dans l'intérieur en même temps qu'un grand gaillard à stature d'athlète, à la physionomie rude, mais à l'expression franche, honnête.

—Ah ! qu'il fait bon d'arriver par ce temps du diable, ma foi ! j'ai cru que la tempête allait m'enterrer dans le chemin. Enfin, me v'là.

Il jette en même temps unsac de dragées aux bambins.

—Tiens, mes petits, c'est Noël demain, l'enfant Jésus ne vous a pas oubliés ; mais pas de chicane, par exemple.

—Papa.

Les deux enfants l'entourent l'un le saisit par la jambe, l'autre grimpe sur son épaule, lui les embrassant, les faisant sauter en l'air l'un après l'autre s'approche de sa femme.

—Quoi, des pleurs aujourd'hui, qu'est-ce qui t'tourmente, ça fait deux fois c'te semaine que j'te vois pleurer, c'est pas ton habitude. Est-ce que t'as pas assez confiance en moi pour m'dire ce qui t'cause de la peine. J'ai fait une bonne journée et j'veux que tout l'monde soit content ici. Allons dis-moi ce qu'it'faut tout d'suite.

Elle craintive.

—Tu vas m'gronder, p't'être?

—Parle, toujours.

—Eh bien ! tu sais, la pauvre voisine, al va mourir bientôt, et son enfant...

—Ah ! c'est vrai, la pauvre miséreuse, je n'y pensais plus, son enfant, oui, c'est bien triste.

—Si tu voulais...

—Eh bien, son enfant, si c'est ça qui t'chagrine, vas le chercher c't'enfant, ce sera tes étrennes, ça nous en fera trois, pas plus malin qu'ça. Je travaillerai un peu plus tard et il y aura du pain pour tout l'monde.

Le même soir à l'heure où l'enfant Dieu descendait sur la terre pour sauver le monde, dans l'humble maisonnette, le berceau que l'on avait monté au grenier, se descendait pour recevoir un chétif poupon, tandis qu'au ciel montait rassérénée l'âme d'une martyre de la pauvreté.

Adèle BIBAUD.

MELLE V. BIBAUD

PROFESSEUR DE FRANCAIS ET D'ANGLAIS

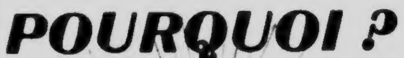
Leçons privées à domicile ou chez l'élève.

Prompte méthode d'enseignement.



Aussi leçons de Musique et de Chant

299a, rue St-Denis, Montreal.





Les Polis **RADIO** à Meubles et à Métaux.

Sont-ils les Favoris du Public.—Simplement

PARCE-QUE—Ce sont les meilleurs, les plus parfaits du genre, ils sont préparés par des experts d'après des formules célèbres.

"Les essayer c'est les adopter"

15 ET 25C

S'ADRESSER A

P. P. DULUDE & E. GEOFFRION

AGENTS DE

La Chemical Compound Co.

3161 NOTRE-DAME

Melle E. S. Metilly

.. ARTISTE PEINTRE ..

299a, Rue St-Denis, Montreal.

Toute personne qui d'ici au mois de Mars, se présentera à l'Atelier avec cette annonce aura droit à un magnifique portrait au crayon 16 x 20 valant $3.00 pour $1.25.



Tous les genres de portraits au crayon, pastel, couleur à l'eau, peinture à l'huile ainsi que toute décoration artistique sur velours, soies, bois, porcelaine etc., est exécuté avec grand soin. Satisfaction garantie. Prix Modérés.

Des échantillons de divers travaux sont tenus à la disposition du public au No 299a ST-DENIS.

Au Central

J'entrai. C'était un immense corridor où m'apparurent toute et une têtes emprisonnées dans une bandelette de fer blanc à double rubandelle croisées au milieu, retenant à trente-et-une oreilles l'extrémité de ce tuyau merveilleux qui transporte la parole dans toutes les parties de la cité, de ce fil magique qui fait qu'en une seconde tant d'êtres peuvent se comprendre et se rendre leurs pensées.

Toutes ces têtes brunes et blondes, avec cette boule noire à l'oreille gauche, penchées dans la même attitude sur des carrés troués, semblent un essaim d'abeilles laborieuses, travaillant avec activité. On n'entend qu'un sourd bourdonnement, et, en les voyant toutes ainsi clouées à leur place, répondant chacune à l'appel qui leur est fait, on se demande : Comment font-elles pour se comprendre ?

Ces femmes nous font l'effet d'autant d'êtres mécaniques mûs avec la régularité d'une horloge. Soixante mains blanches transposent, avec une rapidité étonnante, dans les petits carrés, le tube ingénieux reliant ensemble les fils électriques des téléphones de l'appelant et de l'appelé. Par cette opération, si simple, s'échangent dans tous les quartiers de la ville, les conversations, plus ou moins importantes, de la population montréalaise.

Il y a là, dans ce bureau de la "Bell Telephone Company" des types de toutes espèces. Ici c'est une jeune file à l'œil vif, perçant, à l'allure pimpante, à la tenue soignée. Elle apporte on le voit, un certain intérêt à son travail ; parfois un éclair illumine son regard, sans doute c'est un habitué qui vient d'appeler : Central. Elle l'a reconnu et sait qu'il s'attend à un petit bout de conversation, qui se continuera peut-être ce soir dans une longue promenade.

Sa voisine, au contraire, est une grosse boulotte, mal fagottée, sur le visage de laquelle ne se lit que l'ennui ; elle répète souvent le Hallo d'un ton trainard, comme si elle voulait dire : Ah ! que vous me fatiguez, je voudrais que tous les inventeurs de téléphones n'eussent jamais vu le jour.

A côté d'elle, une nerveuse créature peut à peine tenir en place sur sa chaise, pour elle, on le voit, c'est une fatigue de ne pouvoir circuler. Son esprit est tellement distrait qu'elle ne saisit jamais le bon numéro, une voix rude lui crie souvent : "You gave me the wrong number, central, it is not 1964, I asked but 9054." Alors ses sourcils bruns se froncent, tandis qu'elle répare son erreur précipitamment.

On conçoit jusqu'à quel point doivent être parfois agacées, ces personnes ayant l'oreille continuellement tendue. Pour moi ce serait presque un supplice, et en les apercevant ainsi

affublées de ce bandeau de fer blanc, de cette roulette noire retenue sur le tympan, elles me firent l'effet de captives cherchant à passer leur tête à travers les barreaux de leur prison.

On se trompe si l'on croit qu'elles peuvent tenir entre elles la moindre conversation. Non, il faut que toute leur attention soit à leur besogne, si la surveillante en aperçoit une qui s'oublie à jaser avec sa voisine, elle est aussitôt changée de place, pour être plus tard remerciée si on la surprend encore en faute.

Le téléphone est une des belles inventions du siècle dernier. Que de temps gagné ! que de démarches épargnées, mais aussi que de secrets surpris au moyen de ce fil ! Plus d'un sourire moqueur a dû passer sur les lèvres de ces travailleuses en entendant parfois, soit un jeune exalté, soit un vieux galant, murmurer des douceurs à l'objet de sa flamme ; d'où l'on doit conclure qu'une invention quelqu'utile qu'elle soit, ne devrait jamais servir aux amoureux. Quand on a le cerveau en feu il ne faut pas toucher à l'électricité.

Je ne saurais dire si c'est dans cette intention, qu'il y a quelques années, on voulait former à Chicago une compagnie, afin de remplacer The Telephone Girl par une machine automatique.

On voulait qu'au moyen de cette machine, tout individu ayant chez lui un téléphone put communiquer avec tout autre possesseur de cet électro-moteur sans appeler au bureau central ; ainsi nulle oreille indiscrète n'eut pu saisir un entretien trop expansif. Mais là, encore il y eut eu le revers de la médaille, certain propriétaire de fil téléphonique eut sans doute regretté de ne plus entendre à son appel, le son argentin d'une fraîche voix lui répondant : "What do you say ?"

Il y a quelque chose de charmant à penser qu'à l'extrémité de ce cylindre magique, une oreille délicate vous écoute, une voix s'échappant d'une double rangée de dents blanches et perlées vous répond. Vous éprouvez un certain plaisir à savoir que vous êtes entendu par un être plein de vie, qui sent, s'agite, parle, se fâche même et vous enverra bien vite promener si vous l'ennuyez trop.

Souvent aussi c'est une âme sensible, c'est un cœur qui vous comprend, et, si en communiquant avec votre débiteur il vous apprend qu'il ne peut vous payer, l'amertume de cette réponse sera peut-être diminuée à l'idée qu'une sympathique amie prend part à vos regrets.

Plus d'un doux lien, sans doute, s'est formé par l'entremise de ce courant transmettant la parole. Mais si on eut remplacé la jeune fille du téléphone par une platonique machine, toute la poésie se fut envolée, vous n'eussiez plus eu, en face de vous, qu'une invention des hommes.

Le bureau central de la Bell Telephone Company, est un établissement intéressant à visiter. Tout s'y passe dans un ordre parfait. En examinant cette infinité de fils, de rouleaux, de chevilles, de carrés, de tuyaux, on admire combien la science de l'homme a poussé loin ses découvertes.

Qui eut dit, il y a quelques années à nos ancêtres que leurs petits enfants pourraient communiquer ainsi à de semblables distances ? Ah ! ces braves grands-pères auraient crié à la sorcellerie. C'est alors que plus que jamais on eut cru aux revenants, au pouvoir de Satan, aux âmes damnées errant sur terre pour tourmenter les méchants de ce monde. Mais de nos jours, heureusement, tout s'explique, rien ne surprend. Nous monterons bientôt dans les astres sans peine, car il faut du nouveau, toujours du nouveau, encore du nouveau.

En effet ne serait-ce pas d'une importance essentielle de savoir comment les choses se passent dans la lune. Y a-t-il là aussi des luttes politiques, des élections contestées, des disputes parlementaires. Il serait fort utile d'apprendre la manière dont se tranchent là haut les questions difficiles. Je serais d'avis d'inventer, non pas une machine électrique pour supprimer l'intéressante fille du téléphone, mais un bateau à vapeur pour voguer dans les airs et retrouver ainsi dans quelque lointaine planète, le parlement modèle qui a le don sublime de concilier tous les partis.

Adèle BIBAUD

Un regard dans le passé

Dix heures ! Je me suis éveillée toute transie de froid, ma bougie vacillait encore; mais si faiblement, si faiblement qu'on eut dit que son dernier soupir n'attendait que mon réveil pour s'exhaler dans ma petite chambrette. Pour ranimer sa lueur mourante je secouai avec effort la torpeur qui me retenait encore dans le grand fauteuil où je venais de passer une heure de si doux sommeil, en rêvant à toi, ma charmante Lucile.

Je me suis retrouvée dans le passé. T'en souviens-t-il, c'était la veille de notre entrée dans le monde : ta mère, belle jeune femme encore, devait, lelendemain nous conduire toutes deux au bal du gouverneur. Nous étions à Québec, alors, et le carnaval devait être, cette année-là, des plus brillants.

Folles comme toutes les jeunes filles de notre âge, à qui la vie s'ouvre sous de riants aspects, nous trépignions d'impatience pour ce grand jour qui devait, selon nous être couronné de succès.

Que de bonheur, que d'illusions dans nos cœurs de seize ans. Combien nous avions hâte de revêtir ces deux élégantes robes de gaze blanche, et combien nos idées, toutes roses allaient bien avec elles.

Nous jouissions déjà de l'éclat de cette fête, de ses reflets lumineux, de ces soieries, de ces tulles aux variantes couleurs, de ces monceaux de fleurs dont les suaves parfums nous énivraient d'avance ; ce tourbillon de valseurs, cette foule joyeuse, brillante, comme tout cela tournait dans nos jeunes esprits et pour nous, ce jour-là,la quintessence du vrai bonheur, c'était un bal chez le gouverneur.

Mais dans notre fébrile impatience d'être au lendemain,nous ne savions que faire pour égrener le chapelet des heures.

Tu me regardais et me dis tout à coup :

—Sais-tu, Marcelle, qu'il est très gentil d'être blonde comme tu l'es, tu seras charmante demain. Pourquoi toutes les femmes ne sont-elles pas blondes ? car enfin, à mon point de vue le vrai type de la femme devrait être blond ; des grands yeux bleus, un teint de neige, des cheveux d'or. Quelle poésie dans ces visages de madone. ! ?

—Ma chère, te répondis-je, quand on a des yeux noirs, brillants comme des diamants, un minois pétillant d'intelligence, de malice, on ne doit pas comparer les blondes avec les brunes mais se sentir toute fière d'être du nombre des dernières. Oui, je crois que pour posséder ton œil noir, je consentirais à n'en avoir qu'un seul, quitte à tenir son voisin le bleu toujours fermé.

Là-dessus tu m'embrassas en riant, me traitant de folle ; puis nous fîmes enlacées, plusieurs tours de valse en chantant un joyeux refrain ; après quoi nous nous rassîmes un peu essoufflées et convînmes toutes deux d'écrire quelque chose.

Quoi ? Nous n'en savions rien, nous voulions tout simplement essayer un peu de littérature pour calmer notre soif fiévreuse de nous trouver enfin chez le gouverneur.

Après cinq minutes de silence, tu t'écrias :

—Ah ! Marcelle, c'est ennuyeux. Je ne sais plus que faire de cette femme : pourquoi pleure-t-elle ? Je n'en sais rien. J'en suis fort embarrassée ; viens vite à mon aide, je t'en supplie.

—Eh bien ! je me trouve dans le même cas que toi, je ne sais plus qu'écrire. Allons, voyons ce que tu as composé.

"Une jolie chambrette tendue de satin rose, un petit réduit "charmant où l'on croirait que seul le bonheur peut résider et "une jeune personne, belle comme un rêve, la tête cachée dans "ses mains de patricienne, pleure amèrement. Cependant cette "femme a toutes les qualités pour être heureuse ; mais c'est pré-"cisément pourquoi elle ne l'est pas, si elle n'avait pas de "cœur, oh ! alors elle jouirait.

—A présent peux-tu me dire ce que je puis ajouter, je n'avais pas d'idée qu'il fut si difficile de composer un roman.

—Ni moi, répondis-je, je sui tout aussi embarrassée que toi de mon personnage. Tiens regarde ma composition.

"Les heures succèdent aux heures. Je vais toujours com-"me dans un rêve poursuivant avec un acharnement digne "d'un meilleur sort le but de ma vie. Je vois, le soir, lente-"ment monter les étoiles une à une dans cette nappe immense ; "tristement je les contemple. Au fond de mon cœur désolé, "c'est l'abîme du silence, tu es loin de moi, les destinées "amères nous séparent, la méchanceté des hommes nous pour-"suit ; mais je vaincrai tous les obstacles, cette fortune, oui, "un jour je l'aurai, car l'espérance, ce flambeau conduisant les "pas débiles de l'homme, soutient mon courage. Je te rever-"rai, toi la joie de ma vie. Que la brise des nuits te porte mes "soupirs, à cette heure calme et solitaire que ma voix te par-"vienne, comme les bruits mourants du soir, comme la lyre "dont le pouvoir magique commande à la fantaisie, qu'elle "inspire à ton âme de me garder toujours toute ta tendresse ; "fort de ce talisman, un jour je serai victorieux.

—C'est joli, très joli ! Marcelle, tiens voici ce que nous allons faire, le roman est tout trouvé. Ton héros, il aime ma petite femme qui pleure, il l'aime comme nous voudrions être aimées toutes deux, d'un amour sans bornes ; mais il est pauvre, il n'a rien à opposer à un riche seigneur sot, prétencieux,

dont les parents de ma belle pleureuse veulent faire l'époux de leur fille. Voilà pourquoi elle pleure ; mais il faut que ses larmes soient séchées, il reviendra, celui qui lui est si cher, la fortune aura souri à ses vœux, il reviendra pour lui dire : je puis te demander de partager ma vie, toi qui m'as aimé, pau vre exilé, toi qui m'es toujours resté fidèle dans le malheur. Viens, afin qu'ensemble nous oubliions le reste de la terre.

—Bravo, Lucile, sais-tu que tu ferais un bon auteur, il faudrait que tu continues à utiliser ton talent de romancier.

Voilà comment nous causions la veille de ce grand jour où nous devions être présentées dans le monde.

Ce bal, ce bal où nous rencontrâmes nos destinées ; qu'il était brillant, somptueux ! Que de joie nous devions en rapporter. Pour toi, le bonheur devait suivre, pour moi, la mort, l'inexorable mort devait briser toutes mes espérances en glaçant de sa froide main cet être idéal que j'avais rencontré chez le gouverneur, celui qui avait compris toute mon âme.

Son souvenir béni me suivra sans cesse. Je le vois encore comme en ce jour joyeux. Il s'avança vers moi, d'un pas rhythmé, avec une lenteur majestueuse et simple : oh ! comme il était beau ! comme sa démarche militaire s'alliait bien avec son viasage mâle et fier. Combien je devais être heureuse de son amour ! mais, chut, ne parlons plus de lui, la tombe me l'a ravi. Je l'ai vu disparaître toujours fidèle à celle qu'il avait tant aimée; toujours noble, grand, généreux, loyal en tout. Voilà pourquoi je ne puis oublier ; pourquoi nul être ne pourra jamais le remplacer.

Mais, ma charmante Lucile, je ne voudrais pas te chagriner au récit de mon triste passé, toi qui vis au sein du plus parfait bonheur.

Je te vois, penchée avec ivresse sur le berceau de ton cher nouveau né : en le contemplant que de douces émotions remplissent ton cœur, que de rêves pour l'avenir, que d'ineffable tendresse ton âme est désormais remplie. En baisant ses petites mains toutes roses, un noble orgueil, inconnu jusqu'alors, fait tressaillir tout ton être : tu es heureuse et fière d'être la mère de ce beau chérubin.

Voilà, chère Lucile, les résultats si opposés de notre entrée dans le monde. Toi tu devais rencontrer la réalisation de tes vœux : moi, les doux rêves que je formai là pour l'avenir ne devaient pas s'accomplir.

Le roman que tu savais si bien charpenter, tu l'as mis en pratique. Moi, à la lueur de ma vacillante clarté, je continue, sur des feuilles volantes, à écrire, pour un public toujours avide d'émotions, les chagrins et les joies d'un monde imaginaire.

G.